

Chantal Belfort

Psychanalyste

« L'écran démy(s)t(h)ifié! »

Fantastique, merveilleux, règne de l'imaginaire en mascarade de la réalité

De cette thématique « les blessures du réel », il semble mis en exergue une relation entre blessure et réel, à se demander de quelles blessures et de quel réel il est question aux fins d'étayer un questionnement. Au-delà d'une blessure physique qui serait le résultat d'un choc ou d'un accident, il est de s'arrêter au sens qui fait appel à la souffrance morale, par atteinte à la sensibilité ou à l'amour-propre d'une personne et, plus avant, aux souffrances données par les angoisses issues des profondeurs insondées du psychisme du Sujet (1), de l'être dans toute sa complexité et son incomplétude. Du réel, la philosophie nous en dit de ce qui s'existe d'une manière autonome et qui n'est pas un produit de la pensée ou de l'imagination. Mais il est juste de dire que c'est aussi ce qui existe indépendamment du sujet, d'une réalité autre que lui-même ou autre que les représentations qu'il voudrait en avoir, un autre que lui. Il est possible aussi d'entendre le réel dans l'acception d'être l'opposé de ce qui s'énoncerait comme étant un idéal. Cela pourrait être, en outre, une des définitions plausibles de ce que représenterait un film fantastique ou de science-fiction -ou de fantastique fiction- qui extrait le spectateur de la réalité en l'entraînant à vivre par procuration, l'espace d'un instant, ses désirs fantasmatiques, d'un idéal de vie, et par surcroît de l'idéal de son moi ou de la représentation de son Moi idéal. En psychanalyse, le réel fait énoncé de ce qui opère du côté du discours analytique. Il n'est pas dans le monde et il n'est pas possible de l'atteindre par la représentation. Le réel est ce qui ne va pas, c'est l'impossible, la définition du possible exigeant toujours une première symbolisation. Et c'est en quelque sorte là qu'il s'appartient d'une structure qui le fait être noué au symbolique et à l'imaginaire. Par le lien entre ces trois noeuds (2), Symbolique, Imaginaire et Réel, nous revenons dans la réalité d'une dimension psychique qui porte le masque d'une réalité inconsciente que le dire du sujet en vient à dévoiler du désir et donc de l'objet a qui fait trou du manque, de la jouissance. L'amplification de l'un de ces éléments, tel l'imaginaire dans la saga Star Wars, crée une rupture de la structure dans son rapport au symbolique et au réel. L'écran du film en progression semble pouvoir renvoyer le sujet à son propre imaginaire tel un miroir qui pourrait faire révélation en quelque sorte d'un autre fantasmé et en tout cas non parlé.

Dès lors que nous nommons réalité inconsciente, nous entr'ouvrons la porte aux différents stades de la structuration psychique d'un sujet en devenir. Le miroir (3), au-delà du renvoi d'une image inversée, est vécu à ce stade de l'infans comme une identification à un autre, dans une ère dite orale où il est encore lié par sa dépendance au nourrissage et se vit de la toute-puissance. Le simple fait de ce regard dans le miroir à ce stade, fait le Je se précipiter en une forme primordiale qui fait unité dès avant l'objectivation dans la dialectique du langage qui lui donne sa fonction de sujet. Aujourd'hui, ou plutôt depuis bientôt quarante années, l'engouement sociétal de quasiment toutes les générations qui perdure concernant la saga Star Wars peut faire questionnement en ce sens. Nouveau paradigme pour la psychanalyse ? Nouvelle religion censée répondre au désir de sécurité du sujet en perte de croyance et qui s'appuierait ainsi sur un substitut de l'ancien dieu, la Force, côté lumière et/ou côté obscur ? Probablement deux possibilités qui relèvent d'une logique formelle. Nombre d'interprétations psychanalytiques ont été énoncées et il n'est ici que de questionner, réfléchir (4) le phénomène dans une acception davantage psychanalytique, voire philosophique, que sociologique ou anthropologique.

Le terme saga se veut sous-tendre les sens de récit historique ou mythologique, tout autant que de l'histoire d'une même famille (ici celle des Jedis) à travers plusieurs générations et représentant un aspect légendaire. Georges Lucas a réussi à réunir tous ces ingrédients pour sa saga de Star Wars. Il réinscrit un passé à une trilogie déjà primitivement produite avec une deuxième trilogie postéro antérieure à la première et une troisième postérieures à la première, qui devient la deuxième, dont les deux derniers volets sont encore à venir, histoire de nourrir un imaginaire projectif jubilatoire ou de jouissance... selon chacun. Ce mélange des temps et du faire nous rappelle la réalité de la séance de l'expérience analytique et donc le Sujet. Par ailleurs cela répond à une demande, dans une ère sociale de l'oralité et de la toute-puissance, où le sujet non autonome en reste à tourner autour de l'objet a, à rester au bord du trou, à se vouloir toujours être nourri par un autre. Autre qui rappelle la mère nourricière, celle qui nourrissait de son lait et de son désir désirant, et cette saga qui n'en finit pas de se réinventer nourrit sans fin de la même manière, tant matériellement (consumérisme induit en permanence) qu'intellectuellement et émotionnellement (médias, émissions virtuelles, jeux, lectures dirigées...). Dans une telle ère, la saga Star Wars, n'est-elle pas justement venue à point pour permettre de perpétuer ce nourrissage autour du désir et du manque, en réactivant et en amplifiant la représentation en toute-puissance du sujet ? Cela ne satisferait-il pas à la quête sans fin du retour au début, la première fois ? Et ce depuis bientôt un demi-siècle. Cette saga nous abreuve de son mystère à venir depuis un demi-siècle et pour encore un temps long. Probable recherche vaine de rompre avec l'incomplétude, la finitude. Le Sujet peut à loisir faire déplacement de ses désirs fantasmés dans un transfert inconscient, et non géré puisque hors l'expérience analytique, là où l'Autre (5) instaure la symbolisation, à faire noeud de l'imaginaire et du réel. En fait, cet écran qui se voudrait miroir laisse pourtant le sujet non unifié d'une relation transférentielle à l'autre (ou aux autres) non parlée, d'un langage absent qui permettrait de s'approprier son Je vers une maturation oedipienne.

L'écran qui projette le film et nous renvoie ses images, au-delà du spectaculaire des effets spéciaux, deviendrait le miroir de nos propres images projectives, de nos représentations issues d'un imaginaire en mal de symbolisation, mais qui signe pourtant le trou du manque, d'un réel inaccessible. Cet écran, différemment du miroir, permet le défilé, au minimum d'un autre et d'un troisième qui fait langage, mais en fait de nombre d'autres (6) qui prêtent selon le moment et l'humeur à l'identification de tel ou tel héros qui transpire l'idéal dont l'on se voudrait être le reflet et qui pourrait porter à confusion. Cet idéal d'un moi inaccessible reste de la toute-puissance corollaire de la morcellisation qui signe la perpétuation de l'Un (« fusionnel », mère/enfant). Nul langage pour accompagner ces identifications qui ne permette ainsi donc pas au Je du voyeur, enfant ou adulte englouti par le nébuleux, de se précipiter en une forme primordiale qui aurait pu mener à la fonction du sujet. Nulle limite à l'imaginaire du voyeur, au contraire nourri, amplifié, conduit par celui du producteur qui, à travers l'aventure fantastique de science-fiction, tend à nous renvoyer toujours plus loin dans les abîmes profonds et insondés de notre propre inconscient. Cette non-limite réactive en nous les failles et fragilités qui nous font retour, sous forme d'angoisses, de pulsions, du regard porté sur l'écran-miroir, mais sans conscience aucune du processus ainsi déclenché puisqu'il n'est pas le lieu d'interprétations d'Analyste.

Ainsi le passage de la grotte dans laquelle Luke va affronter, sans son arme habituelle l'épée laser, les profondeurs de son âme (7). Pour avancer vers sa maturation psychique - que l'on dirait structuration oedipienne en psychanalyse-, Luke doit se confronter à ses désirs et pulsions dans ses relations avec son père (*Dark Vader*), alors encore inconnu de lui, et desquelles se laisse émerger déjà une violence conflictuelle annonçant la période oedipienne et l'instauration de l'expression de ses relations à la Loi : il rencontre et subit douloureusement le fantasme de tuer son père. Si cette scène réactive chez le sujet ses propres problématiques dans ses relations à son père, à la hiérarchie, seul, à la fin du film, un malaise pourra subsister avec des émotions variées à la suite du regard porté à cette scène du film, entre autres. Le fait d'une absence de symbolisation ne permet pas de se structurer du transfert ainsi développé et des réactivations emplies d'angoisses au manque. Ainsi donc, l'écran que le sujet voudrait être l'écran de ses désirs en miroir, ne peut faire miroir pour le sujet spectateur du fait que nul langage n'est posé sur ce qu'il se vit, sur les émotions débusquées de son regard collé à l'écran. Le lieu de transfert des représentations du film n'est pas l'Autre et ne peut donc apporter qu'un sentiment de détente momentanée du sujet qui fait absence du Sujet et finalement fait lien du manque. De laisser des acteurs être soi par procuration, quand il y a absence à sa propre vie, consolide probablement la perte à lui-même, par l'insatisfaction de revenir à la réalité de sa vie en sortant du cinéma.

La saga *Star Wars* qui se veut être l'expression de la maturation d'êtres nommés Jedis ne permet pas au spectateur d'atteindre à sa propre maturation, au point de prendre les héros de cette saga pour modèle, comme ils voudraient « imaginer » que cela puisse être. Grâce à la réactivation d'émotions archaïques exemptes de l'autre autant que de l'Autre, il continue à se nourrir de la toute-puissance de l'oralité et reste confiné à cette ère du plaisir à tout prix et sans fin, générant une incongruité pour l'être d'une finitude incontournable,

indissociable de son être. Ce qui le nourrit momentanément à travers le regard et l'ouïe, d'un plaisir immédiat (comme le nourrisson) ne parvient qu'à le mener à la jouissance d'une insatisfaction qui appelle à toujours plus voire au retour de l'ultime plaisir premier. Comme pour valider cela, l'épisode V argue de Luke qui représente un adolescent en voie de structuration psychique. Mais en même temps, la famille dont il est issu, les Jedis, porte en elle une fonction de protection de tous les autres, telle la fonction d'une mère dont l'objectif est de protéger son enfant de tous les maux tout en lui offrant, paradoxe, son désir désirant qui va l'enfermer comme objet, d'une non-autonomie de vie. Elle lui offre une surprotection qui n'autorise pas sa maturation de sujet, sinon par la césure provoquée par l'autre, le troisième, le père. Voilà Luke pris entre son choix de protéger et donc de sauver son père alors qu'il fantasme de le tuer dans son expérience de maturation -expression de ses angoisses- dans la grotte sur la demande de Yoda. Il lui est donné d'être un Jedi protecteur, alors qu'encore un avec sa mère, la protectrice par excellence. Il veut protéger un père qu'il fantasme pourtant de tuer. Dilemme oedipien traduit par Georges Lucas qui ne peut que perpétuer la confusion émotionnelle chez le spectateur ; le laisser dans le nébuleux conflictuel de ses propres pulsions de vie/pulsions de mort. Avec Star Wars Luke est piégé entre la Force côté Lumière ou côté obscur, tel l'illustre la deuxième trilogie qui le positionne entre Yoda et Dark Vador. Contradictions émotionnelles chez le spectateur qu'aucune structure ne vient étayer. Cela rappelle forcément une séance de l'expérience analytique, mais sans les repères parlés qui structurent autour de l'élément transférentiel.

Ainsi donc, le voile du mystère se soutient, tel l'inconscient dont les limites font manque, de la succession des volets de la saga Star Wars parvenue au VII à ce jour, premier volet d'une troisième trilogie et annexe pour prolonger le suspens. Ce mystère laisse planer de nouveau le manque chez les spectateurs. Leurs représentations sont emplies d'angoisses ou d'espoir, d'identification passée et projective à venir, aux héros de la Force côté Lumière (Pulsions de vie, Plaisir) ou côté Obscur (Pulsions de mort, Jouissance), telle une religion nouvelle qui pourrait diriger nos vies. Mais dans tous les cas de l'absence et du manque habilement manié par l'annonce préalable de ces prochains volets de la saga... à venir... un jour prochain... Cela rappelle forcément la saga de la vie où demain ne peut s'écrire que d'aujourd'hui, la fin au bout du chemin non daté. Cela évoque aussi la saga de l'expérience psychanalytique où se mêlent à chaque séance le temps qui passe et le temps qui ne passe, où règnent en maître le désir et le manque, quel que soit le temps conjugué. Où hier est aujourd'hui, où demain se veut répéter hier, tandis qu'aujourd'hui l'analysant reste à hier d'un passé lointain méconnu, mais inscrit dans les profondeurs de son inconscient, en son être. Où le mystère s'écoule dans le lit du dit, tandis que le signifiant du dire, de former peu à peu un jeu de chaînes associées, a-mène le sujet à se dévoiler à lui-même de ce qu'il n'a jamais eu à oublier puisque fondamentalement refoulé. Dans l'engouement pour cette saga, il règne un Sujet qui s'ignore et qui de cette ignorance perpétue en lui ce qui fait souffrance d'un plaisir vécu d'une aventure extraordinaire dont son esprit prend les rênes un bref instant pour ensuite le ramener dans une réalité ordinaire qui ne le satisfait pas forcément. Davantage qu'un miroir du stade du

miroir, l'écran qui permet au regard de suivre une aventure fantastique, de fiction, merveilleuse, fait effet, non de révélateur, mais de réactivateur du désir de retrouvailles avec la première fois. C'est pourquoi, une fois le merveilleux de la découverte de l'aventure passée, dès la sortie du cinéma, le retour à l'ordinaire fait passage à l'insatisfaction d'une réalité éloignée des fantasmes d'idéaux et de merveilleux, de toute-puissance. D'une manière plus générale, ne pourrait-on lire dans cet engouement au fantastique et au merveilleux (cinéma, livres, jeux vidéos, émissions virtuelles) qu'un désir de perpétuer l'ère de l'oralité qui fait domination de la toute-puissance à ne pouvoir gérer la frustration et à se vautrer dans la jouissance en mal de la « Force Lumière », sans le repère d'une structure qui ferait loi ? L'éternel conflit, quel qu'en soit la symbolisation sur un écran ou par l'écriture, n'est-il pas celui de l'être dans le monde : être en relation avec le monde extérieur, le monde et sa réalité, et être en relation avec son monde intérieur, sa réalité psychique inconsciente ? Un Être ne s'être-rait-il pas de ces deux réalités qui relèvent du méconnu, sinon de la finitude ?

(1) S pour parler du sujet de l'inconscient.

(2) La théorie du noeud borroméen de J. Lacan.

(3) « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », de J. Lacan, Communication au XVI^e Congrès international de la psychanalyse à Zürich, 17 juillet 1949.

(4) Dans le double sens de réflexion et du miroir qui réfléchit.

(5) Lieu de la parole.

(6) Tel dans le transfert de la séance analytique où viennent prendre en place de l'Analyste quantité d'autres, selon les représentations du moment de l'analysant.

(7) Épisode V, « L'empire contre-attaque », 1980, Réalisateur Irvin Kershner, Studio Lucasfilm.

cf. les 3 reproductions de la page de garde. L'élève apprenti de la Force entre la Force Lumière (Yoda) et la Force côté obscur (Darth Vader).